

Autour du chat du Cheshire et de son sourire. Approche comparative du rire et du sourire

Véronique Servais

L'Homme, Année 1999, Volume 39, Numéro 150

p. 157 - 175

[Voir l'article en ligne](#)

Avertissement

L'éditeur du site « PERSEE » – le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation – détient la propriété intellectuelle et les droits d'exploitation. A ce titre il est titulaire des droits d'auteur et du droit sui generis du producteur de bases de données sur ce site conformément à la loi n°98-536 du 1er juillet 1998 relative aux bases de données.

Les oeuvres reproduites sur le site « PERSEE » sont protégées par les dispositions générales du Code de la propriété intellectuelle.

Droits et devoirs des utilisateurs

Pour un usage strictement privé, la simple reproduction du contenu de ce site est libre.

Pour un usage scientifique ou pédagogique, à des fins de recherches, d'enseignement ou de communication excluant toute exploitation commerciale, la reproduction et la communication au public du contenu de ce site sont autorisées, sous réserve que celles-ci servent d'illustration, ne soient pas substantielles et ne soient pas expressément limitées (plans ou photographies). La mention Le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation sur chaque reproduction tirée du site est obligatoire ainsi que le nom de la revue et- lorsqu'ils sont indiqués - le nom de l'auteur et la référence du document reproduit.

Toute autre reproduction ou communication au public, intégrale ou substantielle du contenu de ce site, par quelque procédé que ce soit, de l'éditeur original de l'oeuvre, de l'auteur et de ses ayants droit.

La reproduction et l'exploitation des photographies et des plans, y compris à des fins commerciales, doivent être autorisés par l'éditeur du site, Le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation (voir <http://www.sup.adc.education.fr/bib/>). La source et les crédits devront toujours être mentionnés.

Autour du chat du Cheshire et de son sourire

Approche comparative du rire et du sourire

Véronique Servais

LES RELATIONS que les êtres humains entretiennent avec le monde animal sont aujourd'hui largement étudiées. Les anthropologues et ethnologues de la vie rurale démontrent la complexité des relations unissant, dans nos sociétés occidentales ou ailleurs, l'éleveur ou le pasteur avec ses bêtes ; les psychologues se penchent de façon plus soutenue sur les associations étroites qui unissent l'être humain à son animal familier, compagnon de vie et, pour beaucoup, membre de la famille, et les usages thérapeutiques de l'animal, dans une vaste gamme de troubles, font l'objet de nombreuses recherches. Au fur et à mesure que se posent des problèmes environnementaux concrets, la question de notre relation avec la nature exige d'être sans cesse (re)posée, et demande un réexamen de notre idéologie de contrôle et de domination. Tout comme la décolonisation (entre autres facteurs) a poussé l'anthropologie à revoir son épistémologie, à changer son idéologie (Hymes 1974) et son rapport à l'autre (Stocking 1983), il semble bien que nos problèmes concrets de santé publique et d'environnement, combinés à notre mauvaise conscience face à la disparition d'espèces sauvages et aux mauvais traitements d'animaux, commencent à pousser les éthologues et les comportementalistes à revoir leurs postulats fondamentaux. Ainsi l'éthologie cognitive veut-elle aujourd'hui, à la suite de Griffin (1978, 1982) et contre les diktats du béhaviorisme, rouvrir l'étude scientifique des états mentaux animaux... Faut-il y voir les prémises d'un affranchissement complet du projet cartésien, dont le béhaviorisme est incontestablement l'incarnation la plus pure ? Manifestement, la distinction radicale que Descartes introduisit entre humains et animaux doit être revue si nous voulons modifier notre rapport avec l'animal et construire une idéologie plus respectueuse des formes de vie qui nous sont étrangères.

————— La rédaction de *L'Homme* remercie Sue Savage-Rumbaugh et Frans de Waal d'avoir autorisé la reproduction de leurs photos.

La synthèse proposée ici s'inscrit dans ce courant, car en rapprochant le rire et le sourire humains de leurs homologues animaux probables, c'est bien la dichotomie cartésienne entre l'homme et l'animal qu'elle ébranle. Il est difficile de savoir pourquoi les travaux qui ont tenté de créer des liens entre les comportements animal et humain ont été aussi mal reçus dans le monde francophone. Probablement les excès langagiers et le ton provocateur de Konrad Lorenz, puis la politisation du débat sur la sociobiologie ont-ils joué un rôle. Toujours est-il que, à la suite de Van Hooff (1972), je ne pense pas que le fait de retracer la phylogénèse du rire et du sourire humains implique un appauvrissement ou une simplification déterministe du comportement humain. On découvre, au contraire, une profondeur nouvelle dans ces activités typiquement humaines, sociales par excellence, et l'on pourrait même y trouver des clés inédites pour une analyse goffmanienne de rites d'interaction.

Le rire et le sourire comme indices d'états mentaux

Si l'on se souvient de l'histoire d'Alice au Pays des Merveilles à laquelle ce titre est évidemment emprunté, la chose la plus frappante dans le sourire du chat du comté du Cheshire est que le chat lui-même disparaît progressivement tandis que reste, suspendu par on ne sait quel procédé, un large sourire. Ce sourire est-il facétieux, moqueur, insolent, amical...? Difficile à dire. Surtout que le chat n'est plus là pour donner d'autres indications. Deux lèvres retroussées découvrant une rangée de dents ne signifient après tout pas grand chose, et troublent l'esprit. La disparition du chat affichant ce sourire est quelque chose d'extraordinaire en effet, et pourtant d'assez commun. Je veux dire par là qu'il arrive, comme c'est le cas avec les dauphins, que l'être humain ne reconnaisse ou ne voie d'un animal qu'une expression derrière laquelle l'animal lui-même, pourvu de toutes ses spécificités, de son « monde propre » comme diraient Von Uexküll (1956) ou Buytendijk (1952), disparaît effectivement. Ne reste alors que le sourire. On serait bien en peine de décrire le rapport entre ce sourire et le comté du Cheshire dont le chat est paraît-il issu, ou même entre ce sourire et le chat lui-même. À ces questions il peut y avoir quantité de réponses. C'est là le problème auquel se sont récemment attaqués des éthologues cognitivistes – appelons-les « progressistes », quoiqu'il s'agisse de la résurgence d'un courant de pensée millénaire refaisant surface de temps à autre – qui, à la suite de Griffin (1978, 1982), désirent faire des états mentaux animaux un objet d'étude, peut-être même une cause pour le comportement, et révolutionner ainsi la pensée scientifique sur le comportement animal.

Notons que d'un point de vue strictement humain, il y a en réalité au moins deux aspects dans cette question des « états mentaux animaux » ou de « ce qui se cache derrière le sourire du chat du Cheshire ». Le premier concerne le fonctionnement de l'appareil de perception humain, modelé par son contexte social, et le second a trait à la construction sociale de l'animal comme partenaire d'interaction.

1. Le plus fameux des sourires dans le monde animal est probablement celui du dauphin. Face à un animal qui nous gratifie de ce sourire, comment résister ?

L'être humain auquel s'adresse ce « sourire » se sent content, heureux, et peu importe ce que l'animal « pense » vraiment ou « vit », pour autant que son comportement ne soit pas en désaccord flagrant avec les sentiments (bonté, bienveillance...) qu'on lui attribue. À en croire les témoignages de ceux qui ont vécu l'expérience, être regardé par un dauphin produit sur l'humain un effet puissant. L'animal approche et explore ce nouvel objet, visuellement et acoustiquement. Il penche légèrement la tête de côté¹ et plonge son œil dans celui de l'humain. Il ne s'est rien passé que déjà celui-ci est rempli de bonheur... Et même la simple contemplation d'une photographie d'un dauphin souriant nous entraîne aisément dans une douce rêverie, où entre la fascination (humaine) pour un sourire animal si attrayant.

Face au sourire du dauphin notre appareil de perception, progressivement élaboré dans un contexte social, est abusé par une ressemblance superficielle². Il est possible, dans une certaine mesure, de décortiquer le procédé de perception qui nous conduit à attribuer, dans un autre registre, dédain au chameau et dignité à l'aigle (et accessoirement à nous y identifier ou à en faire nos emblèmes). On pourrait dire, en suivant Konrad Lorenz (1971 : 157-158), que cette impression de dédain est fondée sur le fait qu'un schéma de perception inné adapté aux patterns moteurs humains interprète erronément le niveau relatif des yeux et du nez ; lorsque les yeux sont perçus à hauteur du nez, c'est que le visage humain est basculé vers l'arrière, un signal qui chez nous signifie dédain et rejet. Chez l'aigle par contre, les arcades sourcilières proéminentes sont interprétées comme un froncement de sourcils. Couplé aux coins de la bouche très en arrière et bien marqués, cela lui donne l'allure d'une « fière détermination ». Le dédain du chameau, la fière détermination de l'aigle, le sourire du dauphin sont des expressions figées purement anatomiques : l'équivalent animal du sourire peint du clown, qui comme chacun sait n'a rien à voir avec une quelconque gaîté intérieure. De ce genre de signaux trompeurs, le scientifique se prémunit aisément.

2. Il est évident que le *participant* à une interaction concrète et étroite avec un animal construit un contexte social significatif dans lequel les comportements animaux sont aisément interprétés, comme le montre l'exemple suivant :

« Les singes ont le sens du comique. La guenon que je possédais il y a quelques années aimait à se coiffer de sa gamelle, d'une forme quelque peu singulière, et qui sur sa tête avait l'apparence d'un chapeau. Mais ce qui dénotait chez elle ce sens, c'est qu'elle se pavanait devant moi, ainsi coiffée, et me gratifiait en même temps d'un rire grimaçant. Comme elle provoquait inmanquablement mon propre rire, ce succès d'hilarité la flattait grandement et elle recommençait en parfaite comédienne. Ce qui prouvait

1. Remarquons que selon les travaux de Montagner (1986 : 95), pencher la tête de côté est un signal d'apaisement qui correspond dans l'espèce humaine à un pattern inné.

2. Notons qu'il est très rare que le non spécialiste du comportement animal attribue un sens à ces structures anatomiques précises mises au point par l'évolution pour servir de signaux dans les relations entre congénères. Les humains ne réagissent pas agressivement à la vue de la gorge rouge du rouge-gorge. Il est encore plus rare, lorsqu'il reconnaît ou soupçonne le rôle de ces structures dans la communication intra-spécifique, qu'il leur attribue un sens correct.

bien qu'elle se rendait compte de ce qui était risible. Et elle s'offensait quand je la ridiculisais elle-même, pour une raison ou pour une autre. » (Finbert 1962 : 117).

Inscrits avec succès dans un contexte interactionnel humain, les animaux « répondent », et leurs expressions faciales, leurs attitudes corporelles, leurs comportements sont considérés comme les signes d'états mentaux particuliers. Tous les propriétaires d'animaux familiers savent que, lorsqu'ils leur parlent ou leur posent des questions, ceux-ci répondent. Dans l'interaction, quoi que fasse l'animal, c'est une réponse à la question que lui pose notre propre comportement. Dans ce contexte d'interaction spontanée, qui est le domaine de la psychologie de sens commun, il est rare que les inférences humaines soient contredites par le comportement de l'animal. Aussi est-il bien connu que les chiens qui mordent sont considérés comme « gentils » par leur propriétaire, et que la morsure n'invalide en rien cette attribution de qualités humaines.

Aujourd'hui, une certaine dose d'anthropomorphisme est admise dans l'étude du comportement animal, du moins pour ce qui concerne les primates (De Waal 1992 : 45). L'empathie, à condition qu'elle s'appuie sur une bonne connaissance de l'espèce, peut être un mode d'accès privilégié à des intuitions ou idées neuves. Mais si l'éthologie cognitive veut faire des états mentaux animaux un véritable objet d'investigation, et remettre en question, ainsi qu'elle en fait le projet, les termes et le lieu de la frontière entre l'homme et l'animal, elle devra démontrer en quoi ses méthodes d'investigation sont différentes de celles du simple profane. Elle devra également résoudre ce problème – bien connu des anthropologues – que constitue la *réification* d'entités hypothétiques. En effet, lorsque, après avoir identifié ou pressenti un état d'esprit chez un animal, nous voulons vérifier cette hypothèse, il se produit inévitablement une réification des états mentaux animaux. D'entités hypothétiques, ils deviennent alors des « choses » censées expliquer des comportements...

C'est là que, à mon sens, l'éthologie cognitive aurait le plus à apprendre de la tradition anthropologique : la réification des états mentaux ne peut être évitée que si une réelle réflexivité est mise en œuvre (Bateson 1977a). Cela avait pourtant été bien compris par les fondateurs de la zoopsychologie à la fin du siècle dernier. Morgan en Angleterre et, en France, Romanes avaient tenté d'élaborer des règles permettant d'inférer scientifiquement à partir du comportement animal ses états mentaux. Ils avaient élaboré les concepts d'« inférence éjective » (Morgan 1894) et de « double inférence » (Romanes 1887), cherchant donc à formaliser la relation de l'observateur avec son objet d'étude. On peut voir dans leurs tentatives les premiers pas vers une certaine forme de réflexivité. En dépit de cela, la zoopsycholo-

L'étude scientifique du comportement animal a parfois aussi été abusée par des apparences trompeuses, comme ce fut le cas dans l'étude de la dominance chez le chat. Probablement par analogie avec le monde social humain, où la plupart des attributs de dominance sont « imposants » (grosse maison, grosse voiture, etc.), les travaux précoces sur les relations sociales chez les chats domestiques ont longtemps été altérés par cette croyance que l'animal dominant devait être le plus voyant, le plus gros, celui qui parade le plus. Ce qui donnait lieu à des résultats contradictoires, le dominant ayant moins souvent accès que les autres à la nourriture par exemple... Il a fallu renverser la perspective pour s'apercevoir que le dominant est précisément chez les chats celui qui « en fait le moins »... (Rowell 1974).

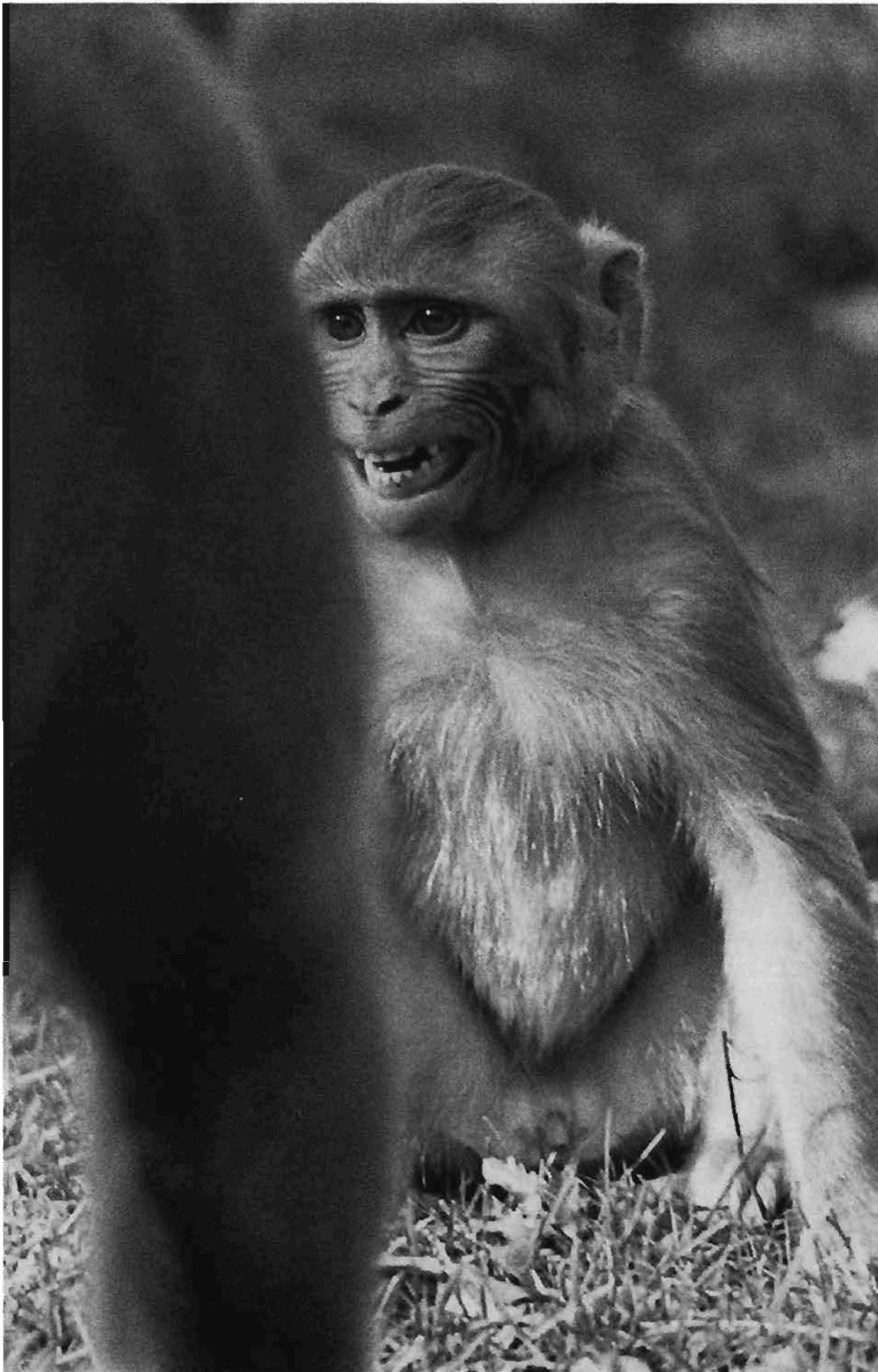


Fig. 1. Ce macaque rhésus adopte une *attitude silencieuse dents découvertes*, qui exprime la soumission et la peur (Cliché Frans de Waal, 1992).

153-11

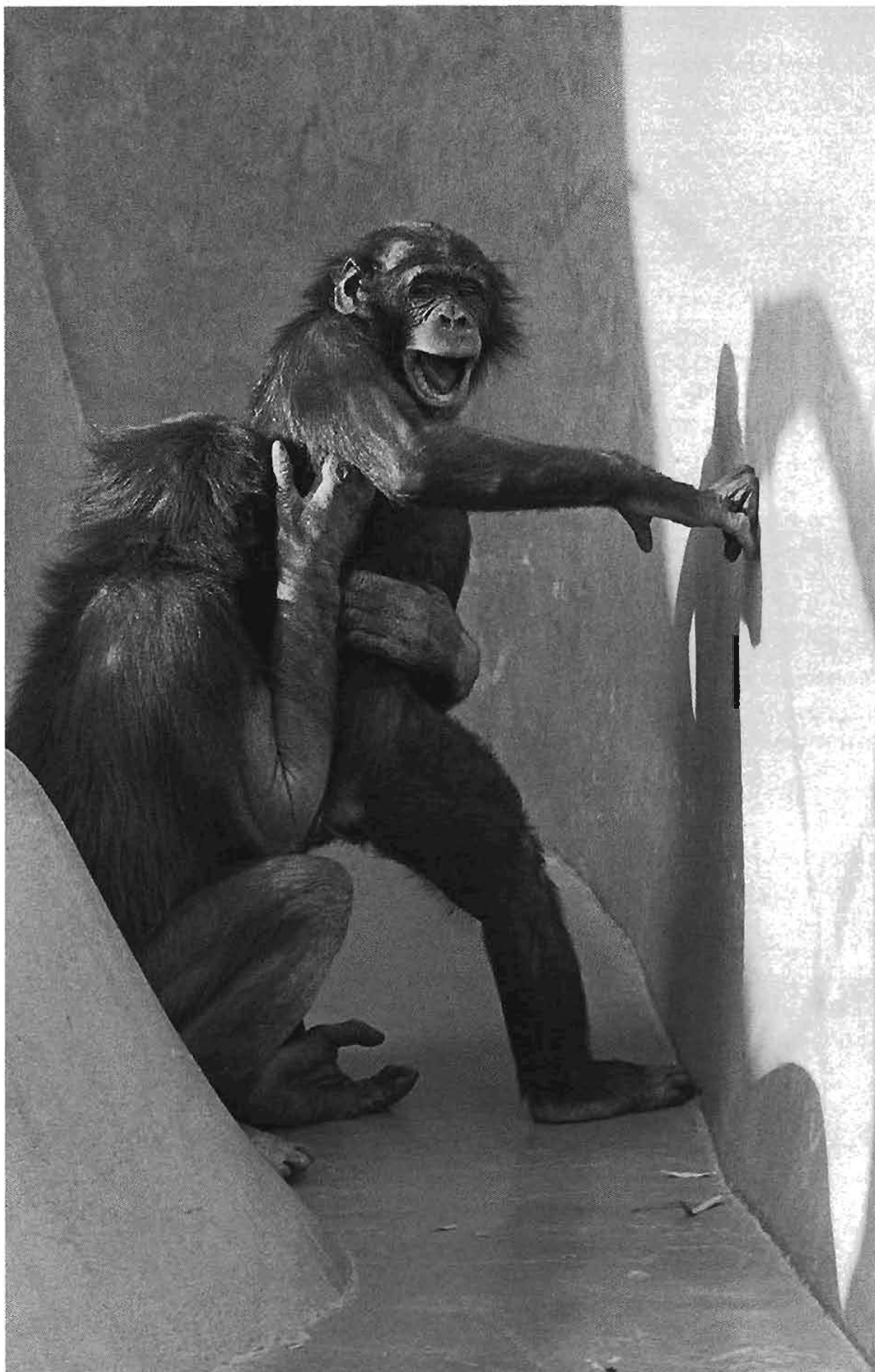


Fig. 2. Chatouillé, Kalind adopte l'attitude détendue bouche ouverte typique du jeu social (Cliché Frans de Waal).



Fig. 3. Après avoir été attaquée par sa fille, cette femelle macaque rhésus découvre les dents en poussant des cris (Cliché Frans de Waal).



Fig. 4. Kanzi, le célèbre chimpanzé bonobo de Sue Savage-Rumbaugh, adopte face au photographe, la forme horizontale du sourire du chimpanzé (Cliché Sue Savage-Rumbaugh, 1994).



Fig. 5. Ce large sourire qu'arbore Loretta s'adresse à l'enfant et signale des dispositions amicales (Cliché Frans de Waal).

gie ne fut qu'une science avortée, remplacée dès le début du XX^e siècle par l'étude scientifique du comportement animal : le béhaviorisme watsonien.

Il semble donc qu'il soit beaucoup moins aisé au scientifique désireux d'étudier les états mentaux animaux de se prémunir de l'anthropomorphisme lié à la construction de l'animal comme partenaire d'interaction. Car les tentatives de Romanes et de Morgan, qui allaient en ce sens, furent remplacées par le choix a priori de ne plus tenir compte de la problématique des états mentaux animaux dans la recherche scientifique sur le comportement animal. En d'autres termes, le problème étant trop complexe, il fut écarté de la réalité à prendre en considération.

Étant donné ce contexte peu clair, on comprendra que je laisse ici complètement de côté la question du rire ou du sourire comme indices d'émotions, c'est-à-dire comme mimiques faciales donnant accès au monde intérieur de l'animal. Je m'occuperai donc surtout du sourire, laissant dans l'ombre le chat particulier qui l'exprime à tel endroit à tel moment. Bien que la question soit passionnante, elle nécessite des précautions méthodologiques extrêmement élaborées et ne peut être adressée directement ou d'un seul mouvement. En revanche, je m'occuperai un peu plus du comté du Cheshire, c'est-à-dire de l'environnement dans lequel le chat a grandi et vécu, là où vivent ses congénères, ses ennemis et ses connaissances : le contexte social par lequel son sourire a été modelé, les situations dans lesquelles il apparaît, etc. En d'autres termes, on ne se demandera pas ici si le « rire » qu'un chimpanzé émet lorsqu'on le chatouille est, *en tant qu'expression mentale*, identique ou différent du rire humain, mais plutôt quels pourraient être les analogues (ou homologues) animaux du rire et du sourire humains.

Limitations à la validité des comparaisons entre le rire de l'homme et celui de l'animal

Le rire et le sourire humains ont généralement été abordés dans un cadre philosophique, mêlant étroitement la question du rire à celle du sens du comique, qui le déclenche (c'est notamment le cas de Bergson 1916, Buytendijk 1952, et Koestler 1965). Dans cet esprit, parler du rire ou du sourire chez l'animal apparaît quasi profanateur. Le sens du comique et la capacité d'en rire sont tellement humains qu'il serait vain d'en vouloir chercher les équivalents dans le monde animal. Pourtant « tout gardien de zoo précisera immédiatement que ses chimpanzés peuvent rire » (Van Hooff 1990 : 611), et l'on trouve dans la littérature des allusions distraites au rire et au sourire des chimpanzés. Elles sont généralement le fait de psychologues plutôt que de primatologues et sont insérées dans un contexte social humain. Ceux qui n'hésitent pas à user de ces termes ne sont pas ceux qui étudient la communication sociale chez les primates, mais des personnes engagées dans une relation étroite avec un individu. C'est le cas de Herbert Terrace qui fut pendant quatre ans l'instructeur de Nim, un chimpanzé qui a appris un langage gestuel, ou des Kellogs, qui tentèrent (en vain) d'enseigner à Gua le langage vocal humain. Gua rit aux éclats lorsqu'on lui chatouille les aisselles ou lorsqu'elle est engagée dans un jeu turbulent. Herbert Terrace (1980)

nous montre des photographies de Nim le visage fendu d'un large sourire lorsqu'il retrouve, après une longue séparation, les membres de la famille qui l'avaient élevé dans ses premières années, ou lorsque Suzan lui place son chat dans les bras. Comme les Kellogs, Herbert Terrace utilise librement les termes de *rire* et de *sourire* : « M'étant éloigné de quelques pas, je vis Nim se tourner vers Onana qui répondit en s'engageant avec lui dans une brève partie de combat. Les grands sourires qu'ils arboraient attestaient qu'ils y trouvaient le plus grand plaisir et qu'il n'y avait pas de raison de s'alarmer » (1980 : 269). La biographie que Sue Savage-Rumbaugh (1994) consacre à Kanzi, un chimpanzé bonobo auquel elle a également appris l'usage d'un langage artificiel, le montre tout à son avantage alors qu'il arbore le « cheese » parfaitement adéquat pour une photographie. Ici, ce n'est donc pas seulement par l'expression faciale que ces chercheurs identifient le rire ou le sourire, mais également par le contexte, auquel ils participent et qu'ils construisent activement avec l'animal.

Lorsque rire et sens du comique sont étroitement associés, la comparaison entre rire humain et animal porte inévitablement sur les états mentaux. Ce qui fait dire à Buytendijk que « l'allégresse est un scandale biologique » (1952 : 311). Pour cet auteur, « le cri du nourrisson et le gazouillis nerveux du jeune chimpanzé lorsqu'on le chatouille ne sont pas comparables aux sanglots et au rire de l'homme adulte » (*ibid.* : 308). Les premiers « doivent être tenus pour des réactions motrices plus inéluctables, dont le cours saccadé reproduit simplement la perception du chatouillement elle-même. Plus tard, dans la vie de l'homme, cette espèce de ricanelement gazouillé donne naissance à une sorte de rire, qu'il faut soigneusement distinguer d'un autre rire, issu du sourire » (*ibid.*). Cet autre rire de l'homme, déclenché par le comique, est l'expression d'une crise existentielle, une conception qui n'est pas très éloignée de celle de Koestler (1965) pour qui le rire est provoqué par la bissociation de deux matrices conceptuelles incompatibles. Ainsi, selon Buytendijk, le rire du chimpanzé n'est qu'un faux rire, et celui qui voudrait y voir une quelconque analogie avec le rire humain se fourvoierait, victime d'un anthropomorphisme non maîtrisé.

Entre l'approche philosophique qui insiste sur la « crise existentielle » déclenchant le rire et le rangeant au côté des activités typiquement humaines, et les simples inférences de psychologie de sens commun de gardiens de zoo ou de psychologues vivant au contact des primates, nous devons trouver notre propre voie et expliciter nos prémisses.

Voici quelles sont les étapes du raisonnement par lequel j'espère échapper à la fois à l'a priori de l'analyse philosophique, interdisant toute comparaison entre le rire et le sourire de l'animal et ceux de l'humain, et à l'anthropomorphisme abusif de l'inférence directe, irréfutable en tant que telle, de la psychologie de sens commun.

- Nous pouvons accepter comme point de départ, en guise d'intuition et de moteur de la recherche, les observations de ceux qui, au contact des primates et dans l'interaction spontanée avec eux, utilisent librement les termes de *rire* et de *sourire* pour désigner leurs expressions faciales.

- Mais, afin d'éviter un anthropomorphisme mal avisé, il convient de s'affranchir tout aussitôt de la tentation de l'inférence directe concernant les états mentaux des animaux qui rient et sourient ; là n'est pas notre objet. Nous ne voulons pas disséquer le chat pour savoir s'il a en tête la même chose que ce que nous pensons avoir en tête quand nous rions ou sourions.
- Ce que nous voulons, c'est explorer la ressemblance reconnue par la psychologie de sens commun afin de déterminer s'il s'agit d'une analogie vraie (A est à B ce que C est à D) ou même d'une homologie. À cette fin, nous devons replacer les expressions faciales des primates dans le contexte des relations sociales typiques de l'espèce, et non les étudier par la comparaison avec une expérience typiquement humaine.
- Si nous parvenons à reconstruire, à travers l'ordre des primates, les liens évolutifs *conjoint*s des expressions faciales et des relations intraspécifiques dans lesquelles elles prennent place, nous pourrions voir des primates en action, en train de « rire » ou de « sourire » dans leur monde propre.

Il sera alors évident que, en tant qu'expérience, le rire animal et le rire humain ne peuvent être comparés ; mais l'on verra également que, en tant qu'expressions faciales étroitement liées à certains types d'interaction, ils sont apparentés. On pourra alors accepter que le rire et le sourire humains s'inscrivent dans une lignée évolutive qui a débuté avant même l'apparition des primates, sans altérer en rien la spécificité humaine.

Approches phylogénétiques du rire et du sourire

C'est à une reconstruction – forcément hypothétique – d'une lignée évolutive du rire et du sourire humains que j'aimerais à présent inviter le lecteur. Il s'agit de tracer, par une observation attentive des expressions faciales dans leur forme, leurs contextes d'apparition et leurs fonctions, les liens probables entre ces expressions chez l'homme et des expressions apparentées chez l'animal. Ce sont donc les *homologues* possibles, chez les primates, du rire et du sourire humains que l'on va tenter de mettre en lumière, ce qui permettra un éclairage mutuel des expressions humaines et animales. Nous abandonnons les hypothèses sur « ce qui se passe dans la tête de l'humain lorsqu'il rit », c'est-à-dire sur les mécanismes du rire, pour nous intéresser à ses formes et à ses fonctions.

Les premières tentatives pour établir une échelle évolutive des expressions animales aux expressions humaines furent le fait de Charles Darwin lui-même, qui tenta d'appliquer à cette question les mêmes principes explicatifs que ceux qu'il avait si magistralement utilisés pour expliquer l'évolution des espèces. Dans *L'Expression des émotions chez l'homme et les animaux* (1874), il considère indistinctement l'homme et l'animal et leur applique les mêmes principes explicatifs : « les sons saccadés du rire, émis par l'homme et par diverses espèces de singes, pour témoigner le plaisir, sont aussi différents que possible des cris prolongés qui expriment chez eux la souffrance » (*ibid.* : 98). Darwin reste cependant principalement intéressé aux mécanismes du rire. Ce qu'il voudrait mettre en évidence, c'est la manière dont une

émotion en vient à se lier de manière innée à une expression faciale particulière, ce qui lui pose pas mal de problèmes et laisse beaucoup d'autres non résolus.

Parmi les auteurs qui se sont penchés après Darwin sur la question des origines du rire humain, la plupart ont comme lui mis l'accent sur les émotions ou les fonctions sociales en cause dans ces expressions. Pour certains (dont Darwin lui-même), le rire est avant tout une expression de plaisir et de joie de vivre, dont le sourire serait une forme amoindrie. Pour d'autres au contraire (par exemple Hayworth 1928), le rire fut d'abord un signal adressé aux autres membres du groupe signifiant le relâchement d'une tension après un danger³. Une sorte de « ouf! » élaboré. Une sorte de rire qui se manifeste aujourd'hui encore lorsque nous découvrons qu'un danger n'était qu'imaginaire, ou après avoir eu « une peur bleue ». Il pourrait avoir émergé d'une cérémonie du triomphe et de la moquerie cruelle à l'adresse d'un ennemi conquis. Sa forme la plus ancienne serait de huer ceux que nous haïssons ou méprisons et pourrait être comparable au harcèlement connu chez de nombreux oiseaux. Sa fonction serait alors de repousser des individus anormaux ou non conformes en cimentant les liens du groupe des normaux... (*ibid.*). Cette sorte de rire serait donc reliée au comique du ridicule.

Peu d'auteurs se sont en revanche appuyés sur la forme anatomique du rire et du sourire pour leurs reconstructions. Cette question avait préoccupé Darwin, qui n'avait pu y apporter de réponse : « On ne peut expliquer pourquoi le rire de l'homme et du singe est un son rapidement saccadé. [...] La question des différences des sons qui se produisent sous l'influence des divers états de l'âme est dans son ensemble si obscure, que c'est à peine si j'ai pu l'éclairer d'un peu de lumière, et je ne saurais me dissimuler la faible valeur des observations que j'ai réunies » (1874 : 100).

Pareillement, l'étirement des lèvres vers l'arrière et le découverturement des dents qui caractérisent le sourire lui paraissaient difficiles à expliquer. Il avait pourtant, par des observations parfois très précises, reconnu la présence d'une expression comparable chez diverses espèces de singes : « Si nous pouvons difficilement expliquer la forme que prend la bouche pendant le rire et qui provoque la formation de rides au-dessous des yeux [...], nous pouvons au moins supposer que tous ces effets dérivent d'une même cause. En effet, ils caractérisent tous l'expression du plaisir chez diverses espèces de singes » (*ibid.* : 224). Là, comme nous le verrons, Darwin allait un peu vite en conclusions, qualifiant de « plaisante » toute situation sociale mettant en contact rapproché deux individus.

C'est au contraire en se fondant avant tout sur la ressemblance anatomique, en recherchant chez les différentes espèces de primates une analogie de forme, qui en principe devrait être d'autant plus importante que l'espèce en question est proche de la nôtre, que Van Hooff (1967, 1972) construit une lignée évolutive convaincante. Il faut dire que, depuis Darwin, l'éthologie a élaboré quelques

3. Le rire comme relâchement de tension ou d'énergie accumulée (catharsis) est envisagé par de nombreux auteurs, sous des expressions diverses : énergie nerveuse (Darwin), énergie libidinale refoulée (Freud). Koestler nous en donne une version moderne : « Le rire libère ; il relâche une tension. Toute décompression est agréable, quelle que soit la pression ou oppression préalable... » (1965 : 37).

outils à penser et à décrire très efficaces, dont, pour notre propos, le concept de ritualisation (Huxley 1914). Pour mémoire, la ritualisation désigne en éthologie une évolution phylogénétique qui fait entrer un élément comportemental auparavant dénué de sens dans le répertoire des signaux d'une espèce. Elle implique trois conditions : la cristallisation ou fixation du mouvement, désormais exécuté de manière toujours identique, l'exagération (le mouvement est plus ostentatoire, souligné éventuellement par des structures anatomiques visibles), et une restructuration des mécanismes : le comportement ritualisé devient indépendant de son contexte motivationnel d'origine (Ruwet 1975 : 129 *sq.*). Par ce processus, un élément comportemental variable lié à un contexte particulier (souvent des activités de déplacement ou de substitution exécutées dans le cadre d'un conflit motivationnel) devient un signal clair, manifeste et univoque. Ce principe permet alors de reconnaître le passage d'un élément du répertoire comportemental d'une catégorie à une autre (par exemple des soins corporels à la parade nuptiale), ce que Darwin ne pouvait pas percevoir.

Les homologues possibles du rire et du sourire humains

L'observation du rire et du sourire humains suggère qu'il s'agit de deux variétés, d'intensité différente, d'une même expression : « Il existe une gradation ininterrompue du fou rire jusqu'à la simple expression de la gaîté, en passant par le rire modéré, le large sourire et le sourire léger. Pendant le rire, le corps entier se renverse souvent en arrière et se secoue, ou tombe presque en convulsions ; la respiration est très troublée, la tête et la face se gorgent de sang, les veines se distendent, les muscles périoculaires se contractent spasmodiquement pour protéger les yeux. Les larmes coulent abondamment aussi » (Darwin 1874 : 225). Cependant, si l'on reconstruit, du mammifère primitif au chimpanzé et à l'homme, une lignée évolutive plausible, il faut admettre, première réfutation du sens commun, que le sourire et le rire sont deux expressions faciales d'origine différente qui, chez l'humain, « ont convergé à un point considérable, de manière à se fondre aujourd'hui l'une dans l'autre » (Van Hooff 1972 : 212).

En effet, au vu de ce que sont le rire et le sourire chez l'humain, deux expressions faciales chez les primates semblent s'imposer d'emblée à la comparaison. Ce sont d'une part l'*attitude silencieuse dents découvertes* (« silent bared-teeth display ») (fig. 1) et d'autre part l'*attitude détendue bouche ouverte* (« relaxed open-mouth display ») (fig. 2). Une analyse minutieuse des contextes d'apparition de ces deux attitudes chez les chimpanzés établit que l'*attitude détendue bouche ouverte* est pratiquement limitée aux contextes de jeu social, tandis que l'*attitude silencieuse dents découvertes* se cantonne aux relations de soumission et d'affiliation. Cela suggère qu'elles sont déterminées par des facteurs différents, et oblige à envisager séparément le rire et le sourire humains (*ibid.* : 221)⁴.

4. La reconstruction proposée ci-dessous est dans son ensemble une synthèse des travaux de Van Hooff (1967, 1972, 1990), qui sont, à ma connaissance, les seuls travaux précis existant sur le sujet, et n'ont jamais fait l'objet d'une traduction française.

L'attitude silencieuse dents découvertes

Ici les coins de la bouche et les lèvres sont entièrement rétractés, et une part appréciable des gencives est exposée. La bouche est fermée ou légèrement entrouverte. Il n'y a pas de vocalisation et les mouvements du corps sont inhibés. Les yeux sont largement ou normalement ouverts, et peuvent être dirigés obliquement ou directement vers un partenaire. Cette attitude ressemble étroitement à un ensemble d'attitudes *dents découvertes avec émission de cris* (fig. 3) très courantes chez les primates, observée dans quantité de situations ayant en commun une frustration dont le responsable est un individu dominant (on voudrait se défendre, mais...). Le découverture des dents y est variable, et plus l'animal a peur, plus les dents seront découvertes, le regard oblique, le corps figé et en retrait. Le principal point commun à ces deux sortes d'attitudes est la rétraction horizontale et verticale des lèvres.

L'attitude silencieuse dents découvertes s'observe dès lors comme une phase de basse intensité des attitudes *dents découvertes avec émission de cris* dont elle serait une version ritualisée.

L'attitude cri dents découvertes

C'est l'une des attitudes les plus anciennes de tout le répertoire animal. On la rencontre chez les marsupiaux, les insectivores et les carnivores, où elle constitue parfois l'unique signal du répertoire facial. Chez les mammifères primitifs l'expiration n'est pas toujours vocalisée mais il peut y avoir un crachat, un souffle, ou un sifflement en lieu et place d'une vocalisation sonore. De plus, la rétraction des lèvres peut ne pas être évidente comme c'est le cas lorsque celles-ci sont peu proéminentes. Typiquement, l'animal qui montre cette attitude intense est effrayé, mais prêt à se défendre si son agresseur continue à avancer. La motivation à fuir est forte, mais la présence de jeunes, ou l'impossibilité de fuir (l'animal est cerné), l'obligent à rester à proximité et il est prêt à attaquer s'il le faut. C'est le soufflement du chat, le *cri dents découvertes* du chien effrayé qu'approchent de trop près deux congénères inconnus lui barrant toute possibilité de fuite.

En faveur de l'hypothèse selon laquelle l'*attitude silencieuse dents découvertes* des primates trouverait son origine dans cette posture de défense (*attitude dents découvertes avec émission de cris*), on dispose de l'observation suivante : la rétraction verticale et horizontale des lèvres (l'exposition des dents) s'observe de manière fugitive comme une phase transitoire menant à la parade complète vocalisée. De plus, chez beaucoup de mammifères possédant l'attitude vocalisée, la rétraction horizontale (et moins fréquemment verticale) des lèvres survient, quoique de manière évasive, en l'absence des autres éléments qui composent l'attitude vocalisée. L'exposition des dents par rétraction horizontale des lèvres est donc un élément qui a tendance à apparaître isolément.

C'est la situation que l'on trouve chez des primates arboricoles alors que chez un certain nombre de genres considérés comme plus avancés (macaques, mandrill, babouins, chimpanzés) la phase transitoire semble avoir acquis, par un processus de

ritualisation, un rôle spécifique dans les relations sociales. Ces espèces possèdent en effet une *attitude silencieuse dents découvertes* « distincte » (un rictus caractérisé), qui n'est plus uniquement une phase de basse intensité de l'attitude *dents découvertes avec émission de cri*. La rétraction horizontale et verticale des lèvres est non seulement évasive mais maintenue quelque temps. Elle devient un signal attaché au contexte social, dénotant la soumission envers un dominant. En agissant ainsi, l'animal peut alors éviter une attaque. Cette attitude est typique des dominés, et est utilisée par les primatologues comme indice des rangs respectifs des individus. Jamais un dominant ne grimacera de la sorte envers un dominé.

De la soumission à l'apaisement

Mais, alors que chez la plupart des espèces de primates « supérieurs » l'*attitude silencieuse dents découvertes* est un signal de soumission, on connaît quelques espèces où cette attitude peut aussi être exécutée par un dominant vers un dominé (le macaque de Célèbes, le macaque de Temminck, le gélada, le mandrill, le chimpanzé). Le contexte dans lequel ce « sourire » apparaît suggère qu'il pourrait fonctionner chez ces espèces comme un signal de réassurance ou même comme un signe d'attachement.

Beaucoup de primates ont, pour montrer leur absence d'hostilité, une attitude qui nous semble étrange : le claquement des dents ou des lèvres. C'est le bruit le plus souvent entendu dans une séance de *grooming* (soins corporels, ou toilette sociale), où chacun est détendu. Étant l'un des éléments les plus saillants d'une séance de toilette sociale, il est compréhensible que le claquement des lèvres soit alors devenu – par ritualisation – un signal qui, donné à une certaine distance, manifeste une attitude positive et devienne une invitation à un contact plus étroit. L'attitude ritualisée diffère de sa forme fonctionnelle par un nombre élevé, plutôt fixe, de claquements, et par son intensité typique ; l'assurance de celui qui propose le contact se manifestant par la direction du regard et sa fixité⁵. Darwin avait observé cette attitude particulière chez un babouin, et la rapprochait du tremblement des mâchoires observé dans le rire humain : « J'ai vu un gardien provoquer d'abord un babouin Anubis et l'amener ainsi à un état de rage violente, puis faire la paix avec lui et lui tendre la main. Au moment de cette réconciliation, le babouin remuait rapidement ses mâchoires et ses lèvres de haut en bas, avec une expression de satisfaction marquée. Lorsque nous rions aux éclats, nos mâchoires sont agitées d'un mouvement ou d'un tremblement semblable plus ou moins distinct ; seulement, chez l'homme, les muscles de la poitrine sont plus particulièrement mis en action ; chez le babouin au contraire et chez divers

5. Chez les macaques (groupe qui compte une vingtaine d'espèces), on trouve une combinaison du *claquement des lèvres*, et de l'*attitude silencieuse dents découvertes*. Cette combinaison a conduit à une nouvelle attitude ritualisée : le *claquement des dents*. Chez beaucoup de macaques, et en particulier les espèces pourvues d'une queue (considérées comme plus « primitives »), le *claquement des dents* est avant tout un signe de soumission et est exécuté par un subordonné vis-à-vis d'un dominant. Mais chez certaines espèces sans queue (dont le macaque ours), ce mélange de *claquement des lèvres* et d'*attitude silencieuse dents découvertes* peut aussi être observé chez un individu dominant vis-à-vis d'un subordonné. Le contexte suggère que cette attitude ritualisée peut servir comme une expression d'attachement et de réassurance.

autres singes, c'est sur les muscles des mâchoires et des lèvres que porte ce mouvement spasmodique » (1874 : 144-145).

Chez les grands singes (orang-outang, chimpanzés, gorilles) par contre, le claquement des lèvres joue un rôle beaucoup moins important. Chez les chimpanzés, par exemple, on ne le trouve que dans son contexte originel, c'est-à-dire au cours du toilettage social. Cela suggère que les chimpanzés disposent d'un autre signal pour indiquer l'attachement et une attitude amicale.

On peut donc conclure que, dans l'échelle des primates conduisant à l'homme, on observe un élargissement progressif de la signification des éléments *découvrir les dents*. Formant au départ un moment indistinct d'un patron comportemental avant tout défensif, cet élément devient sous une forme ritualisée un signal de soumission et de non-hostilité ayant pour effet d'apaiser le congénère vers lequel il est dirigé. Chez certaines espèces, dont le chimpanzé, ce dernier aspect (non-hostilité) peut devenir prédominant, et ainsi permettre le développement d'un signal amical, donné par un dominant en direction d'un subordonné. Corrélativement à cette évolution, on observe une tendance de l'*attitude silencieuse dents découvertes* à se superposer de manière fonctionnelle et, dans certaines espèces, également morphologique, avec la parade de claquement des lèvres (par exemple chez le macaque ours, où elle forme le *claquement des dents*, qui est une expression d'attachement et de réassurance). Au terme de cette tendance évolutive, l'*attitude silencieuse dents découvertes* est devenue une expression d'affection ou d'amitié utilisée pour renforcer l'attachement. « Notre sourire humain paraît s'insérer tout naturellement au terme de ce développement progressif » (Van Hooff 1972 : 217).

Parallèlement à cette émancipation de l'*attitude silencieuse dents découvertes* de son contexte originel de soumission pour devenir une expression d'affection ou d'amitié, la forme de l'attitude s'est diversifiée. Van Hooff distingue en effet chez le chimpanzé trois formes différentes d'*attitudes silencieuse dents découvertes*. Les formes *verticale*, *horizontale* et *bouche entrouverte*, où les dents sont légèrement desserrées. Les deux dernières ont également été distinguées par Jane Goodall (1986) et il est probable que le type *vertical* est une forme de moindre intensité du type *bouche entrouverte*. En établissant pour chaque type d'attitude le contexte social dans lequel elle survient, on observe que l'*attitude silencieuse horizontale dents découvertes* correspond à un signal de soumission et d'apaisement envers un dominant (fig. 4). Le subordonné qui exhibe cette expression diminue les risques de se voir agressé. En revanche, l'*attitude silencieuse bouche entrouverte dents découvertes* est donnée par un animal « amical » envers des partenaires amicaux eux aussi (fig. 5). Ce large sourire est celui de Nim lorsqu'il se retrouve au milieu des siens, la famille qui l'a hébergé durant ses premières années. Il y a donc chez le chimpanzé deux sortes de « sourire » : un « sourire » donné par un individu dominé envers un dominant, et un « sourire » amical donné par un individu invitant au contact, qui est une forme émancipée du premier, intimement liée à l'évolution des relations sociales. Aucune de ces deux attitudes n'est associée au jeu, contrairement à l'*attitude détendue bouche ouverte* (« relaxed open-mouth display ») qui y est étroitement associée.

C'est l'une des attitudes les plus fascinantes des primates. La forme de la bouche rappelle l'*attitude bouche ouverte regard fixe*, elle-même proche de l'*attitude bouche tendue*, posture de menace où toute la pose corporelle dénote une grande force. Dans l'*attitude bouche ouverte regard fixe*, la tension en avant du corps est moins prononcée, les coins de la bouche sont ramenés chez un animal en confiance, et plus il est effrayé, plus il montre les dents.

Comparée à l'*attitude bouche ouverte regard fixe*, qui dénote une menace légère, l'*attitude détendue bouche ouverte* contraste par la mobilité du regard et la souplesse des expressions. La posture et la physionomie dans leur ensemble sont détendues, les mouvements dépourvus de brusquerie. Cette mimique se manifeste le plus souvent dans le jeu social, souvent turbulent (« chasse-moi », « luttons », « attrape-moi... ») et peut être considérée comme un mouvement intentionnel ritualisé, celui de mordiller comme cela se fait dans le jeu. Il s'agit donc d'un signal métacommunicatif qui sert à indiquer la nature ludique de l'interaction. Chez le chimpanzé, cette expression offre une ressemblance frappante avec le rire humain, car elle est accompagnée d'une série de vocalisations saccadées qui sonnent comme un rire, à cette différence cependant que le chimpanzé inspire après chaque vocalisation, tandis que nous produisons une série de vocalisations dans un seul souffle. Ces données suggèrent que ces deux attitudes (humaine et animale) sont phylogénétiquement étroitement apparentées, sans pourtant être identiques.

Hypothèses sur le rire et le sourire humains

L'*attitude silencieuse dents découvertes* chez le chimpanzé comprend non seulement son ancienne fonction d'apaisement, mais aussi une fonction plus récente de type « amical », auquel le sourire humain serait apparenté (Van Hooff 1967). En revanche, l'auteur rapproche notre rire de l'attitude détendue bouche ouverte qu'on observe dans le jeu social. Chez l'être humain, il est clair que le sourire peut déboucher sur le rire, et le rire gras se terminer en sourire béat. Du sourire silencieux au sourire sonore on passe graduellement au rire léger puis au rire à gorge déployée. Rire et sourire sont, dans certaines conditions, interchangeable. Si les homologues sont correctes, cela signifie donc que le rire et le sourire, étant d'origines phylogénétiques différentes, doivent avoir convergé chez l'être humain jusqu'à se superposer largement.

Cette superposition ne s'observe dans aucune des espèces de primates qui possèdent la forme émancipée (amicale) de l'*attitude silencieuse dents découvertes*. On n'observe là aucun mélange – ni dans la forme, ni dans le contexte d'apparition – entre l'*attitude silencieuse dents découvertes* et l'*attitude détendue bouche ouverte*, cette dernière étant strictement limitée au jeu (la seule exception à cette règle étant à nouveau le mandrill (Van Hooff 1972))⁶.

6. L'observation de Herbert Terrace citée ci-dessus fait mention de larges sourires sur la face de Nim engagé dans un jeu avec un partenaire, et constitue à ce titre une observation inédite. Si une telle observation était confirmée par d'autres données, cela tendrait à montrer que chez le chimpanzé également les deux attitudes peuvent se mêler dans un contexte ludique.

D'un point de vue purement morphologique, notre rire ressemble à une forme intermédiaire entre l'*attitude détendue bouche ouverte* des primates, qui signifie le jeu, et leur *attitude silencieuse bouche entrouverte dents découvertes*, la forme amicale du sourire des chimpanzés. Car si, dans notre rire, la bouche est ouverte à un degré variable, les coins de celle-ci sont tirés en arrière et les dents découvertes, contrairement à l'*attitude détendue bouche ouverte* (Van Hooff 1972 : 226). Ainsi chez l'être humain annoncer, à l'aide de l'*attitude détendue bouche ouverte*, que les comportements qui vont suivre ne sont pas à prendre au sérieux jouerait le même rôle que l'*attitude silencieuse bouche entrouverte dents découvertes*, en ce qu'elle implique une attitude amicale et non hostile. Cet élément commun, l'absence d'hostilité, peut, selon Van Hooff, avoir mené à la convergence des deux expressions. J'ajouterai que le jeu est une autre manière de signaler la non hostilité : par une hostilité qui n'est « pas sérieuse » ou « pas réelle ».

À la lumière des observations rassemblées sur les chimpanzés, on peut alors distinguer chez l'homme trois espèces de sourire. La première serait un sourire tendu, expression de soumission et d'apaisement d'un subordonné dirigée vers un dominant, qui correspond à l'attitude silencieuse horizontale dents découvertes des chimpanzés⁷ ; la seconde, le sourire amical correspondant à l'*attitude silencieuse bouche entrouverte dents découvertes* du chimpanzé. C'est le large sourire que l'on observe par exemple lors des salutations chez les humains (Eibl-Eibesfeldt 1972) où il peut s'accompagner d'un relèvement des sourcils. C'est un sourire qui invite au contact et signale une attitude amicale. La troisième serait une forme atténuée du rire, typique d'une atmosphère de franche camaraderie, détendue, où l'on rit de tout, dans une atmosphère de confiance particulière, liée au jeu, issue du mélange entre l'*attitude détendue bouche ouverte* et l'*attitude silencieuse bouche entrouverte dents découvertes*. Ces données sont donc compatibles avec l'idée que rire et sourire ont des origines phylogénétiques différentes, mais également avec l'idée qu'ils peuvent être considérés comme deux expressions d'intensité différente d'une même entité. Quant au rire, c'est le rire à gorge déployée qui, dans sa forme pure, serait le plus proche de l'*attitude détendue bouche ouverte* des primates. Les formes pures (le sourire de soumission, le large sourire et le rire à gorge déployée) sont rares dans les interactions quotidiennes, et les formes intermédiaires les plus fréquentes.

Mais, s'il y a une parenté entre notre rire et celui des chimpanzés, il y a également d'importantes différences. Alors que les chimpanzés rient exclusivement lors du jeu, à l'occasion de contacts physiques ou de menaces feintes de contact physique, le rire humain apparaît principalement dans les conversations, et n'implique

7. Le Pr Albert Demaret (comm. pers.) a attiré mon attention sur le fait que cette forme de sourire, que Van Hooff ne mentionne pas pour ce qui concerne l'espèce humaine, y est cependant bien présente. Il a lui-même observé ce fait, confirmé par d'autres, que des enfants timides subissant les réprimandes d'un de leurs professeur peuvent avoir au visage un sourire irrépressible. Généralement mal interprété par l'adulte, ce sourire d'apaisement typique est pris pour de la provocation et conduit à une escalade : plus le maître se met en colère, plus l'enfant sourit. Chez l'adulte, cette forme de sourire a été expérimentalement mise en évidence dans des situations naturelles par Goldenthal, Johnston et Kraut (1981) lorsque des sujets croient interrompre une conversation entre deux expérimentateurs.

pas de contact physique. Selon Robert Provine (1996), le rire a trente fois plus de chances de survenir dans une situation sociale que lorsque les gens sont seuls. Le même auteur livre les résultats d'une enquête ethnographique suggérant que le lien entre rire et sens du comique est loin d'être aussi important que l'analyse purement philosophique le laisserait croire. Au cours de ces dix dernières années, Robert Provine a enregistré des rires apparaissant dans des situations sociales naturelles. Après une analyse minutieuse de 1200 occurrences de rire, il apparaît que le rire provoqué par un mot d'esprit ne se produit que dans moins de 20 % des cas. Dans les autres cas, le rire est intimement lié à la conversation, et survient à la suite de remarques d'une banalité stupéfiante, comme « Tiens, voilà André » ou « Êtes-vous sûr ? » (*ibid.*). Selon l'auteur, ces données indiquent que le rire doit être considéré comme un comportement social intimement lié à la conversation, avant d'être envisagé en tant que réaction au comique. À l'appui de cette hypothèse, il mentionne la distinction formelle entre le rire haletant du chimpanzé, où chaque émission sonore est suivie d'une inspiration, et le rire d'un seul tenant de l'être humain, qui ressemble en cela à l'émission vocale du langage. Selon nous, cela confirme l'hypothèse que le rire humain est intimement lié au contexte social dans lequel il survient, car c'est ce dernier qui rend drôles des remarques banales.

Ces données ethnographiques sont en accord avec les hypothèses phylogénétiques de Van Hooff pour qui le rire acquiert, dans l'espèce humaine, une fonction sociale d'apaisement. Chez l'être humain, le rire sert également à créer et délimiter des liens : que l'on songe à la différence entre rire *de* et rire *avec*. Quand on examine, à la suite de Van Hooff, l'évolution formelle du rire et du sourire, le fait le plus marquant chez l'être humain est la convergence et la superposition de ces deux expressions faciales aux origines bien distinctes. Chez les primates non humains l'évolution du sourire va de la soumission au signal amical ; des chimpanzés aux humains, le sourire amical se mélange avec l'expression « ceci est un jeu ». D'un point de vue anthropologique, cela nous invite à examiner cette superposition au niveau des contextes d'interaction. Si le rire humain est apparenté à l'expression faciale *attitude détendue bouche ouverte* des primates, qui signale que « ceci est un jeu », et s'il apparaît principalement dans les contextes sociaux de conversations, cela signifie que par rapport aux primates l'espèce humaine a fait un pas de plus dans l'abstraction en faisant du jeu un ingrédient unique des interactions sociales. Celles-ci ne sont plus seulement amicales, indifférentes ou hostiles, mais deviennent ludiques.

Rire et jouer

Dans l'échelle évolutive, le jeu apparaît avec les mammifères, et est étroitement lié à la jeunesse. Tous les petits mammifères jouent, mais plus rares sont ceux qui jouent à l'âge adulte. Les exceptions sont le chien et dans une moindre mesure le chat, animaux familiers sélectionnés en partie sur la base de leurs caractères néoténiques, et maintenus dans un état d'infantilité par l'être humain, mais aussi la loutre ou le dauphin, qui jouent seuls avec des objets. Les primates supérieurs ont

aussi des comportements ludiques à l'âge adulte : les femelles peuvent s'amuser avec leurs petits, et les mâles adultes (gorilles et chimpanzés) font preuve d'une grande patience dans leurs jeux avec les plus jeunes. Mais les adultes ne jouent pas entre eux.

Du point de vue de la communication, le jeu est une invention stupéfiante. Ce n'est pas une activité ordinaire, mais davantage un cadre pour des activités, ou une classe de comportements, et tous les mammifères disposent de messages capables de transmettre cette information cruciale : « ceci est un jeu » (Bateson 1956). Pas plus que l'exploration, le jeu ne s'éteint par le renforcement négatif des comportements qui y sont inclus. Herbert Terrace s'en aperçut lorsque, voulant punir Nim, il le jeta par terre. Nim lui demanda de recommencer... Surpris, Herbert Terrace recommença pour ne s'apercevoir que trop tard qu'il était en train de jouer avec Nim à l'un de ses jeux préférés... Pour le punir vraiment cette fois, il s'écarta de lui et le priva de contact social – ce qui aurait pu ne pas marcher si, comme aurait pu le faire un enfant, Nim avait intégré ce comportement dans le jeu.

Dans le jeu, les choses ne sont pas ce qu'elles ont l'air d'être, le mordillage ne dénote pas ce que dénoterait la morsure dans un contexte sérieux (Bateson 1977b). Le jeu est donc, par essence, paradoxal, et les comportements y sont à la fois ce qu'ils sont et ne sont pas. Il s'agit d'une activité située à un niveau logique différent d'un comportement ; le jeu ne désigne pas un comportement, mais bien une classe d'activités à tonalité particulière. Il est un *cadre* d'expérience, qui nécessite un engagement, une implication complète des partenaires, et où la négation (« ceci n'est pas une morsure ») autorise la réversibilité. En principe le jeu est sans conséquences irréversibles. Bien entendu, existe toujours la possibilité de jouer *sur* le jeu, sur la frontière toujours tenue entre le jeu et le « réel » : une injure proférée dans le cadre d'un jeu peut être quand même une injure, le jeu peut dégénérer en vrai combat, et il existe des mauvais perdants. Enfin, étant un cadre pour l'expérience, le jeu a un début et une fin, clairement définis chez les mammifères, mais souvent beaucoup plus flous chez l'être humain.

En général, pour que le jeu soit réellement amusant, la surprise est nécessaire. On sait que l'autre va mordre, ou poursuivre, ou tirer les poils, mais on ne sait ni quand, ni où... Cet élément de surprise est nécessaire aussi dans le chatouillement⁸, et peut-être est-ce ce qui fait dire à Darwin que « le rire est une sorte de chatouillement de l'esprit » (1874 : 214) où l'imprévu joue un rôle important. Notons que, chez l'animal comme chez l'homme, la surprise hors contexte de jeu ne fait pas rire mais inquiète... C'est aussi ce que dit Koestler (1965) lorsque, parlant de la bissociation entre deux matrices « sémantiques » incompatibles, il précise que ce procédé conduit aussi bien à la tragédie qu'au rire franc. Ce qui fait la différence, dit-il, c'est l'atmosphère émotionnelle dans laquelle la surprise survient. En d'autres termes, le jeu ou le sérieux.

Enfin, comme le fait remarquer Bateson (1956), jouer n'est pas seulement l'occasion pour les jeunes mammifères d'apprendre l'attaque, l'esquive, la mor-

8. Le chatouillement n'est pas une affaire de simple stimulation cutanée car, comme chacun le sait, il est impossible de se chatouiller soi-même.

sure, et d'exercer leur musculature. C'est aussi, et peut-être surtout, l'occasion d'apprendre qu'il existe quelque chose comme des cadres d'expérience. Ainsi l'enfant humain qui joue au cow-boy n'apprend-il pas seulement le rôle du cow-boy, mais il apprend aussi à savoir quand il passe la frontière entre le jeu et le sérieux, ou entre le jeu et le « réel » – une frontière qu'il transgresse très naturellement étant tout petit.

En mettant côte à côte ces quelques remarques sur le jeu et nos reconstructions sur le rire et le sourire, on peut avancer l'idée que, par rapport aux grands singes, nous avons inventé les relations sociales comme cadre de jeu, affranchissant ainsi une grande part de nos interactions des contextes immédiats de dominance / soumission (ou de menace / réassurance) typiques des communautés de primates, et donnant aux échanges et aux associations entre individus une liberté que nous n'avons cessé d'exploiter. Grâce au jeu, nous pouvons être à la fois hostile et non hostile, amical et non amical, soumis et insoumis, et nous avons là un moyen très puissant d'entrer en interaction avec un grand nombre de personnes sans trop de risques.

Si l'on peut tracer une convergence de formes et de fonctions dans le rire et le sourire, du primate primitif à l'homme, il est clair à présent que l'expérience subjective de celui qui rit ou qui sourit est intimement liée au contexte social présent, et à la manière dont il est construit par les partenaires (animaux, humains) de l'interaction. Ce n'est pas le signal lui-même qui porte la signification, mais bien le contexte social dans lequel il est exécuté (Smith 1969). Nous ne devons donc pas nous inquiéter si notre rire et notre sourire sont, dans leur forme et leur fonction, étroitement apparentés aux signaux de primates non humains. Cela ne nous enlève en rien notre humanité.

Lorsqu'on les approche, par le biais de leurs homologues animaux présumés, le rire et le sourire humains apparaissent moins distincts de ceux-ci que la plupart des philosophes ne l'ont affirmé. Ce qui ne veut pas dire que les singes ont notre sens du comique ou quoi que ce soit de ce genre, mais que, par exemple, entre la tonalité affective du jeu des primates et celle d'une réunion entre amis, il peut y avoir des points communs. L'éclairage phylogénétique du rire et du sourire humains présenté ici apporte peut-être plus à la compréhension des expressions humaines qu'à celle des attitudes animales. Pourtant, savoir que notre large sourire invitant au contact tire peut-être son origine du sourire amical du chimpanzé peut modifier notre regard sur la vie sociale des chimpanzés. Ils ont, avant nous, inventé les relations sociales amicales. Les observations rapportées ici sont peut-être, à cet égard, sous-estimées. Celles de Jane Goodall relativisent les conceptions théoriques de Frederic J. J. Buytendijk, tandis que d'autres observations récentes pourraient indiquer que, chez le chimpanzé, l'*attitude détendue bouche ouverte* et l'*attitude silencieuse bouche entrouverte dents découvertes* peuvent alterner, ce qui est peut-être typique du jeu *chez les adultes* (bien que Jane Goodall ne le mentionne pas), et qui permettrait de comprendre mieux encore comment chez l'humain ces deux attitudes en sont venues à se fondre pratiquement l'une

dans l'autre : par une évolution concernant tout autant les contextes sociaux que les mimiques elles-mêmes. Ainsi les êtres humains ont-ils l'habitude de se rassembler pour rire ensemble. Le pas essentiel que notre espèce a franchi par rapport au chimpanzé semble bien être l'usage du jeu pour signifier la non-hostilité, grâce à la possibilité de cadrer une interaction sociale entre adultes comme étant du jeu. Cela permet de la soustraire aux nécessités des conséquences, ce qui n'est bien sûr pas sans conséquences...

L'usage du rire comme apaisement (les élèves qui réussissent à faire rire leur professeur ont un grand avantage sur les autres) témoigne de cette évolution, de même que d'autres fonctions sociales du rire : créer des liens, renforcer ceux du groupe lorsqu'on rit aux dépens des autres, annoncer l'absence d'hostilité, etc.

Quoi qu'il en soit, il est clair à présent que nous ne pouvons envisager l'évolution des mimiques faciales en dehors de sa contrepartie, son contexte social. Il semblerait donc que le chat et son comté d'origine réapparaissent progressivement...

MOTS CLÉS/KEYWORDS : phylogénèse/*phylogeny* – rire/*laughter* – sourire/*smiling* – ritualisation/*ritualization* – jeu/*play* – interaction/*interaction*.

BIBLIOGRAPHIE

Bateson, Gregory

1956 « The message "This is Play" » in B. Schaffner, ed., *Group Processes, Transactions of the Second Conference, October 9-12, 1955, Princeton, NJ*. New York, Corlies Macy & Co : 145-253.

1977a « Épilogue 1958 », in *Vers une écologie de l'esprit*. Paris, Le Seuil : 165-187.

1977b « Une théorie du jeu et du fantasme », in *Vers une écologie de l'esprit*. Paris, Le Seuil : 209-224.

Bergson, Henri

1916 *Le rire*. Paris, Alcan.

Buytendijk, Frederic J. J.

1952 *Traité de psychologie animale*. Paris, PUF.

Darwin, Charles

1874 *L'expression des émotions chez l'homme et les animaux*. Paris, C. Reinwald & Cie.

De Waal, Frans

1992 *De la réconciliation chez les primates*. Paris, Flammarion.

Eibl-Eibesfeldt, Iraenus

1972 « Similarities and Differences Between Cultures in Expressive Movements », in Robert A. Hinde, ed., *Non-Verbal Communication*. Cambridge, Cambridge University Press : 297-314.

Finbert, Elian-J.

1962 *Les plus belles histoires de singes et d'éléphants*. Paris, Fayart.

Goldenthal, Peter, Johnston, Robert E. & Robert E. Kraut

1981 « Smiling, Appeasement, and the Silent Bared-Teeth Display », *Ethology and Sociobiology* 2 (3) : 127-133.

Goodall, Jane

1986 *The Chimpanzees of Gombe : Patterns of Behavior*. Belknap, Harvard Univ. Press.

Griffin, Donald R.

1978 « Prospects for a Cognitive Ethology », *Behavioral and Brain Sciences* 1 : 527-538.

- Griffin, Donald R., ed.
1982 *Animal Mind-Human Mind*. Berlin, Springer.
- Hayworth, Donald
1928 « The Social Origin and Function of Laughter », *Psychological Review* 35 : 367-384.
- Huxley, Julian S.
1914 « The Courtship Habits of the Great Crested Grebe (*Podiceps cristatus*): with An Addition to the Theory of Sexual Selection », *Proceedings of the Zoological Society of London* : 491-562.
- Hymes, Dell, ed.
1974 *Reinventing Anthropology*. New York, Vintage Books (1st ed. 1969).
- Koestler, Arthur
1965 *Le cri d'archimède. Génie et folie de l'homme*. Paris, Calmann-Levy.
- Lorenz, Konrad
1971 *Studies in Animal and Human Behavior*. Cambridge, MA, Harvard University Press, Vol. 2.
- Montagner, Hubert
1986 *L'enfant et la communication*. Paris, Stock.
- Morgan, C. Lloyd
1894 *An Introduction to Comparative Psychology*. London, Walter Scott.
- Provine, Robert R.
1996 « Laughter », *American Scientist* 84 (1) : 38-45.
- Romanes, George John
1887 *L'intelligence des animaux*. Paris, Felix Alcan, 2 vol.
- Rowell, Thelma E.
1974 « The Concept of Social Dominance », *Behavioral Biology* 11 : 131-154.
- Ruwet, Jean-Claude
1975 *Éthologie: biologie du comportement*. Bruxelles, Mardaga.
- Savage-Rumbaugh, Sue
1994 *Kanzi, the Ape at the Brink of the Human Mind*. London, Doubleday.
- Smith, John W.
1969 « Messages of Vertebrate Communication », *Science* July 11, 165 : 145-160.
- Stocking, George W., Jr, ed.
1983 *History of Anthropology, 1 : Observers Observed. Essays on Ethnographic Fieldwork*. Madison, The University of Wisconsin Press.
- Terrace, Herbert
1980 *Nim, un chimpanzé qui a appris le langage gestuel*. Bruxelles, Mardaga.
- Van Hooff, J. A. R. A. M.
1967 « The Facial Displays of the Catarrhine Monkeys and Apes », in Desmond Morris, ed., *Primate Ethology*. London, Weidenfeld and Nicolson : 7-68.
1972 « A Comparative Approach to the Phylogeny of Laughter and Smiling », in Robert A. Hinde, ed., *Non Verbal Communication*. Cambridge, Cambridge University Press : 209-241.
1990 « Mimiques faciales », in David McFarland, ed., *Dictionnaire du comportement animal*. Paris, Laffont : 603-618.
- Von Uexküll, Jacob
1956 *Mondes animaux, mondes humains*. Hambourg, Gonthier.